

Werk

Titel: Nouvelle théorie de la vie

Autor: Guilloutet, A. L.

Verlag: Bertrand

Ort: Paris

Jahr: 1807

Kollektion: Bucherhaltung; Zoologica

Werk Id: PPN615107796

PURL: <http://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?PID=PPN615107796> | LOG_0005

OPAC: <http://opac.sub.uni-goettingen.de/DB=1/PPN?PPN=615107796>

Terms and Conditions

The Goettingen State and University Library provides access to digitized documents strictly for noncommercial educational, research and private purposes and makes no warranty with regard to their use for other purposes. Some of our collections are protected by copyright. Publication and/or broadcast in any form (including electronic) requires prior written permission from the Goettingen State- and University Library.


Each copy of any part of this document must contain these Terms and Conditions. With the usage of the library's online system to access or download a digitized document you accept the Terms and Conditions.

Reproductions of material on the web site may not be made for or donated to other repositories, nor may be further reproduced without written permission from the Goettingen State- and University Library.


For reproduction requests and permissions, please contact us. If citing materials, please give proper attribution of the source.

Contact

Niedersächsische Staats- und Universitätsbibliothek Göttingen
Georg-August-Universität Göttingen
Platz der Göttinger Sieben 1
37073 Göttingen
Germany
Email: gdz@sub.uni-goettingen.de



NOUVELLE THÉORIE DE LA VIE.



CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

CE ne sera point dans d'obscures hypothèses, ni dans de vaines abstractions, que je puiserai les moyens de donner de la vie une idée satisfaisante et claire. Je mets de l'orgueil à ne pas suivre la route si communément fréquentée par tant d'auteurs qui semblent plus occupés du soin de se ménager des abris pour des solutions embarrassantes, que désireux de découvrir le point de départ des mouvemens de la nature.

J'éloignerai, avec le même scrupule,

tout produit de l'imagination dont on n'a que faire quand on est résolu à n'emprunter qu'à la nature elle-même les bases des vues qu'on veut développer. Je sens que la témérité de sortir de la voie tracée par Stahl, Vanhelmont, Barthez, et tant d'autres, pourra provoquer de nombreuses objections contre ma Théorie vitale, d'ailleurs très en opposition avec les principes reçus; mais, convaincu qu'une timide retenue rend les sciences stationnaires, tandis que des opinions, même hypothétiques, placent toujours l'esprit humain dans cet heureux état de fermentation indispensable pour parvenir jusqu'aux grandes découvertes, et pour atteindre jusqu'à ces sublimes conceptions qui impriment un mouvement progressif à tout le système des connaissances, j'ose dédaigner toute combinaison servile dont je ne saurois m'accommoder, pour avoir une opinion, et

dire , avec le Corrège : moi aussi je suis peintre. (*Ed io anche son pittore.*)

De tous les auteurs qui ont écrit sur la vie , Bichat me paroît être celui qui l'a définie de la manière la plus satisfaisante et la moins éloignée de la vérité. Cet homme justement célèbre , dont la perte doit être regardée comme une calamité par tous ceux qui tiennent à l'avancement des sciences , a dit : « La « vie est l'ensemble des fonctions qui « résistent à la mort (1). » Cette définition , juste en apparence , porte un caractère opposé lorsqu'on fait usage de la réflexion et de l'analyse qui amènent au consolant résultat , d'après lequel toute idée de mort se trouve exclue de la nature entière. Il se fût , à mon avis ,

(1) Recherches physiologiques sur la Vie et la Mort , pag. 1.

exprimé d'une manière plus vraie et plus philosophique, si, au lieu du caractère absolu qu'il a donné à sa définition ; il eût employé un mode plus relatif, d'après lequel il auroit été conduit à ne considérer la vie que comme la persistance d'un état plus compliqué, sur un autre comparativement plus simple, et à renfermer ainsi tous ses phénomènes dans l'ensemble des mouvemens qui résistent à un changement d'état, d'où suit un ordre de modifications moins compliquées.

L'habitude, soutenue des préjugés, peut-être même des cris de l'amour-propre, pourra exagérer les imperfections de ma Théorie, que je donne non comme le *nec plus'ultra* de l'observation, mais comme celle qui s'adapte le plus facilement au plan d'unité de la nature, et qui explique ses phénomènes de la manière la plus satis-

faisante. J'ose même, sous ce rapport, la faire entrer en comparaison avec celle bien célèbre et bien ancienne, quoiqu'on la dise de nos jours, qui tend, sous la dénomination de principe vital, à introduire dans la série des corps et des forces de la nature, un nouvel être dont la supposition devient inutile pour l'explication de ses phénomènes, puisqu'on en trouve une solution plus simple dans la propriété bien avérée d'un des corps qu'elle renferme, et dans la force par laquelle sa merveilleuse harmonie est entretenue.

Rien ne décèle avec plus d'évidence l'impuissante présomption de l'homme, que son obstination à créer pour chaque phénomène un être particulier dont il le fait dépendre, sans s'apercevoir que la nature se joue de ses étroites conceptions, en n'usant, pour le grand ensemble de ses opérations, que d'une

seule force et de toutes les modifications possibles. Renonçons donc à ce mode d'interprétation dans lequel les sciences ne trouvent que confusion et embarras, pour observer et étudier la nature qui nous conduit à ne point reconnoître de mort absolue, à ne voir que changement de formes, et à n'admettre, pour la production de cette étonnante variété de phénomènes, que l'attraction modifiée par la puissance expansive du calorique. De quelque côté, en effet, que l'observateur dirige ses méditations, quelque point de ce grand tout qu'il prenne pour sujet de ses expériences, il trouvera toujours l'attraction et le calorique réunis pour produire cet heureux état d'antagonisme qui empêche la dispersion des molécules des corps, en même tems qu'il limite leur rapprochement. Telles sont, je crois, les causes les plus générales des phénomènes que présente la nature dans les différens

règles bien évidemment confondus dans un seul tout, dont les mêmes propriétés se développent par nuances imperceptibles , et que la seule foiblesse de nos facultés a divisés pour se rendre accessibles ce sublime ensemble , aussi étonnant par l'immensité des détails qu'il embrasse , que par l'unité de la cause qui les régit.

Toutes ces divisions , tout ce pompeux étalage de systêmes et de méthodes , ne doivent donc être considérés que comme des points d'appui pour alléger notre esprit , et lui fournir les moyens de soulever successivement par parties l'énorme poids du grand ensemble sous lequel il seroit infailliblement écrasé , sans le secours de ces machines artificielles. L'homme doit donc se défier de l'irrésistible penchant à donner de la réalité à tous ces brillans produits d'une vive imagination , à créer

des êtres particuliers pour régulariser chaque phénomène , et à donner une existence vraie à toutes les abstractions qui l'éloignent du point où il doit être placé pour reconnoître et admirer cette merveilleuse chaîne que Dieu , suivant Homère , a suspendue du ciel à la terre.

Je suis étonné que l'illustre Barthez , qui a reconnu , dans ses Nouveaux Éléments de la science de l'homme , une échelle graduée et non interrompue de mouvement , qui dit , dans un endroit de ce profond ouvrage (1) , que les principes de vie ne diffèrent des principes de mouvement qu'en ce que les premiers déterminent et modifient , par des lois beaucoup plus compliquées , l'action de la matière , ait établi sa

(1) Nouveaux Elémens de la science de l'homme , 2^e. édit. , tom. I , pag. 48.

doctrine sur l'existence d'un principe vital dont il n'a pas l'honneur d'être le créateur, et qu'il place à une certaine élévation de cette chaîne qu'il a admise, sans s'occuper de l'apanage vital de la partie qui est au-dessous, qu'il appelle au partage de la vie, ou l'en exclut, suivant l'exigence des cas. L'étonnement croît encore lorsqu'on lit immédiatement après ce que je viens de rapporter : « On peut observer une échelle de gradation assez marquée depuis les principes de mouvement les plus simples, jusqu'aux principes de vie qui engendrent et conservent les corps organisés des végétaux et des animaux. » Comment, d'après cela, le célèbre professeur de Montpellier a-t-il pu songer à donner au règne organique un régulateur particulier, étranger aux forces universelles de la nature dont les divers mouvemens des êtres ne sont que des modifications? Je laisse

aux autres à décider s'il y a contradiction dans les principes de M. Barthez ; je me contente d'exposer les faits et de déclarer ma sincère et profonde admiration pour ce grand homme , trop savant pour ne pas reproduire quelquefois , avec la conviction même de la propriété, des idées qui ont appartenu aux anciens dont son imagination étoit nourrie , et que je réclame, dans cette circonstance, pour Erasistrate et Galien. Je ne pousserai pas plus loin ces réflexions ; je crois plus essentiel d'observer que dans l'état actuel des sciences , on ne sauroit laisser subsister cette longue suite de causes , fruit des premiers âges de l'esprit humain , sans augmenter l'obscurité qui en est le fâcheux résultat. Il me paroît donc que diminuer le nombre de ces êtres imaginaires , c'est rendre aux sciences le service le plus important, et fournir à ceux qui se préparent à entrer dans

leur sanctuaire , les moyens de soutenir leurs pas chancelans , avec la rassurante perspective de n'être point exposés à errer au travers d'un chaos rebutant.

Ce sera donc à la puissance attractive et à la force répulsive du calorique, que je rapporterai tous les phénomènes de la nature , et particulièrement ceux dépendans des corps sublunaires. Quant à ces globes qu'un admirable mécanisme tient suspendus et fait rouler dans l'espace , ils sont trop évidemment sous l'empire des puissances que je reconnois pour les causes les plus générales de tout ce qui se passe sur notre planète , pour avoir besoin de descendre jusqu'au détail. Il n'entre pas d'ailleurs dans mes vues d'aborder le domaine de l'astronomie ; je me contente de demeurer fixé sur la partie terraquée de notre globe , et de recueillir , en rampant sur sa surface , les vérités qui s'offriront à ma portée.

Ces deux puissances , que je regarde comme deux foyers vers lesquels convergent tous les mouvemens de la nature , acquièrent , en s'exerçant sur les divers corps , des modifications différentes et des développemens gradués qui amènent , sans transition brusque , le passage d'une classe d'êtres à l'autre , en liant en même tems chaque individu à celui qui le précède et à celui qui le suit. Mais ces forces universelles de la nature , en se modifiant comme les êtres connus et à connoître , conservent toujours une tendance puissante à se dépouiller de leur état de complication pour reprendre leur mode le plus simple , comme tous les faits particuliers tendent , dans leur indéfinie complication , à se fondre dans un principe simple et plus général qui , en les embrassant tous , détermine leur coordination.

Cette tendance des causes les plus

générales de tous les phénomènes vers leur manière d'être la plus simple, s'exerce avec une force qui croît comme leur complication, et qui diminue dans le même rapport. Ainsi de ce principe on voit découler la somme des chances qui menacent naturellement la vie de chaque individu, laquelle se réduit à la prédominance des complications qui se rapportent à son espèce sur la tendance qu'ont les forces à tout ramener au plus grand état de simplicité où la vie puisse descendre. Je crois donc donner une définition juste de la vie en disant, d'une manière relative, qu'elle consiste dans l'ensemble de mouvemens qui résistent à un changement d'état d'où suit un ordre de modifications moins compliquées; ou, d'une manière plus abrégée, qu'elle consiste, pour chaque individu, dans la prédominance de ses attractions complexes sur les attractions plus simples

des individus tenant au chaînon qui suit.

Ces principes seroient susceptibles de développemens beaucoup plus considérables sans doute , mais j'outrepasse-rais alors le plan de cet ouvrage , qui n'est destiné qu'à l'exposition des vues nouvelles , d'après lesquelles je me propose de publier un *Traité de Physiologie* dont je suis occupé à recueillir les matériaux. Pour ne pas dévier de la méthode philosophique que j'ai adoptée , et pour prévenir le risque de vaguer dans un domaine surchargé de tous les principes régulateurs des premiers tems de l'esprit humain , je vais faire successivement l'application de ma théorie à toutes les divisions des corps de la nature. Je débiterai , dans cette espèce d'analyse , par celle que des idées plus communes que philosophiques avoient décidément exclue du partage vital , pour m'élever

ensuite graduellement des végétaux aux animaux.

Cette manière d'expliquer la nature qui lie les deux extrêmes d'une chaîne, où l'on observe, d'un côté, des corps avec toute l'apparence d'une complète inertie, et de l'autre, ce merveilleux mécanisme qui se prête à tous les développemens de la plus vaste intelligence, fera naître des objections de plus d'un genre. Je laisse au tems le soin de détruire celles qui n'ont d'autre principe que l'habitude de voir autrement. Quant aux observations que provoquera l'orgueil ridicule de considérer l'homme séparé de tous les êtres avec lesquels il est en contact habituel, et de la dépendance desquels il ne sauroit se soustraire; d'envisager toutes les parties de la nature produites et coordonnées pour son bon plaisir, en le regardant comme le seul objet de

la puissance créatrice, j'avoue que mon indifférence pour l'opinion de ceux qui professent de pareils principes me fait regarder comme entièrement perdu le tems employé à des raisonnemens qui tendroient à les détruire.

Quelque fortes que soient les objections qu'on fera contre ma Théorie, je puis assurer qu'elles n'iront jamais au-delà de celles que j'ai moi-même dirigées contre elle : j'ai été son censeur très-sévère ; mais, ne trouvant point dans la nature de principe plus général, de cause renfermant une aussi immense série d'effets, j'ai cru qu'en raisonnant d'une manière philosophique, on ne pouvoit s'empêcher de lui donner la préférence, comme cause la plus générale, sur tous ces produits de l'imagination que le regard analytique de l'observateur ne manque jamais de reléguer dans la région des chimères.

On ne seroit point en droit de regarder ma Théorie sans fondement , par la raison qu'elle n'expliqueroit pas d'une manière complète tout l'ensemble des faits qu'offre la nature. On ne doit s'attendre à une pareille précision que dans tout ce que renferme le domaine des mathématiques. Quant aux sciences qui ont pour objet les phénomènes de la chaîne infinie , leur coordination comme leur cause , on a suffisamment satisfait à toutes les conditions du raisonnement , lorsqu'après avoir présenté une certaine masse de faits concluans , on laisse celui qui , par l'habitude de l'emploi de ses facultés sur des sujets abstraits , s'est formé un tact métaphysique , dans la position de pressentir la possibilité d'expliquer , lorsque l'observation aura rempli quelque lacune importante , des points sur lesquels l'état actuel de la science ne permet pas de donner tous les éclaircissemens désirables. « On

« peut, dit Lavater, alléguer des ob-
« jections insolubles contre les vérités
« les plus incontestables : on en peut
« faire contre les faits les mieux attestés,
« sans que la certitude de ceux - ci en
« soit ébranlée (1).

(1) Essai sur la Physiognomonie, 1^{re}. partie,
19^{me}. fragment, pag. 206.

